

Ioana-Maria MARCU
(Université de l'Ouest, Timișoara)

La littérature des « intrangers » - une littérature « de l'exil », « sur l'exil » « en exil » ?

Abstract: The exile, whether it is lived or simply imagined, real or symbolic, inside or outside, forced or (supposedly) voluntary, seem to be a topic without age. In Francophone literatures, it has constantly represented a topic of predilection, being however treated differently according to the generations of the writers. Those which lived it in an effective way speak about the rupture, loss, wandering, suffering caused by the abandonment of the land, language, origins, to write becoming in their case the only means able to cure, heal and exorcise the spleen. But what about the “intrangers” writers of the second generation which have not been forced to leave a country, to leave behind them a “matrice”, without having the possibility of turning the head with the risk to see themselves transforming into salt statue? Foreigners here and there, in the society and in their family, in the country of birth and that of the origins, would they be also “exilics”? Is the literature of the exile only the creation of the writers having really known the exile or could it include authors writing on the exile as heirs or products of this one? Of three descriptions literature “of the exile”, “on the exile”, “in exile”, which does correspond best to North African immigrant literature? Our article will answer at these questions by pressing us on the novels *Nuit d'encre pour Farah* of Malika Madi and *Beur's story* of Ferrudja Kessas.

Keywords: exile, North African immigration literature, identity, feminine writing, suffering

Résumé: L'exil, qu'il soit vécu ou simplement imaginé, réel ou symbolique, intérieur ou extérieur, forcé ou (soi-disant) volontaire, semble être un thème sans âge. Dans les littératures francophones, il a représenté constamment un thème de prédilection, étant pourtant traité différemment selon les générations des écrivains. Ceux qui l'ont vécu d'une manière effective parlent de la rupture, de la perte, de l'errance, de la souffrance causée par l'abandon de la terre, de la langue, des origines, écrire devenant dans leur cas le seul moyen capable de guérir, soigner et exorciser le mal de vivre. Mais qu'en est-il des auteurs « intrangers » écrivains de la deuxième génération qui n'ont pas été obligés de quitter un pays, de laisser derrière eux une « matrice », sans avoir la possibilité de tourner la tête au risque de se voir transformer en statue de sel ? Étrangers ici et là, au sein de la société et au sein de leur famille, dans le pays de naissance et dans celui des origines, seraient-ils eux aussi des êtres « exiliques » ? La littérature de l'exil est-elle uniquement la création des écrivains ayant réellement connu l'exil ou pourrait-elle englober des auteurs écrivant *sur l'exil* en tant qu'héritiers ou des *produits* de celui-ci ? Des trois descriptions *littérature « de l'exil », « sur l'exil », « en exil »*, laquelle correspond le mieux à la littérature issue de l'immigration maghrébine ? Dans notre étude, nous allons répondre à ces questions en nous appuyant sur les romans *Nuit d'encre pour Farah* de Malika Madi et *Beur's story* de Ferrudja Kessas.

Mots-clés: exil, littérature issue de l'immigration maghrébine, identité, écriture féminine, souffrance

Exil. Une notion sans définition ou une notion irréductible à une unique définition ?
Nos recherches sur le sujet nous ont fait découvrir un concept à visages multiples, imbriqués d'où la difficulté de donner une réponse absolue à la question : la littérature des « intrangers » serait-elle une littérature « de l'exil », « sur l'exil » ou « en exil » ?

Pour répondre à cette question, il nous faut tout premièrement passer en revue les significations du mot « exil »¹. Les dictionnaires consultés - *Dictionnaire du Moyen*

¹ Pour une analyse détaillée de cette notion, voir Ioana-Maria Pu an, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*, thèse de doctorat dirigée par Zineb ALI-BENALI, présentée et soutenue publiquement le 12 décembre 2014 à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

Français, Dictionnaire français contenant les mots et les choses, Dictionnaire de Trévoux, Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Dictionnaire des sciences et des arts, Dictionnaire de l'Académie française (6^e, 8^e et 9^e éditions), *Encyclopédie des gens du monde : répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, CNRTL, Dictionnaire culturel en langue française, Le nouveau Littré, Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Hachette 2010, Dictionnaire historique de la langue française et Le Petit Larousse illustré 2012* construisent leurs explications du terme « exil » autour de l'idée de départ forcé (rarement volontaire), de bannissement, d'éloignement, de dépaysement, dont les conséquences inévitables sont la souffrance, la destruction, la solitude. Si le « noyau » des définitions est pratiquement le même, ce qui diffère ce sont les « places actantielles » (Wionet 2001, 228). Chantal Wionet, en analysant la définition du mot « exil » du *Dictionnaire* de Richelet (1680) – « bannissement. C'est être envoyé par un pouvoir absolu, & pour quelque faute hors de son païs, ou en quelque lieu misérable, pour y être un certain espace de temps » – en délimite cinq : « 1. un ordre; 2. un patient "une personne"; 3. un agent "un pouvoir absolu"; 4. une cause "pour quelque faute"; 5. un lieu "hors de son païs, ou en quelque lieu misérable" » (2001, 228). Dans les autres dictionnaires, ces « places actantielles » sont soit éliminées, soit suggérées (on utilise directement des exemples sans plus donner une définition), soit simplifiées (on garde seulement l'agent, le patient et le lieu) et présentées d'une façon généralisatrice, indéfinie (en employant des pronoms indéfinis) sans pour autant supprimer la signification initiale du mot, à savoir « malheur, tourment, souffrance, destruction », sous-entendue à présent par le destin même des exilés.

Contrairement à cette conservation d'un noyau définitionnel à travers le temps, les appréciations attribuées à des écrivains ou chercheurs font ressortir une certaine évolution du sens. L'accent n'est plus tellement mis sur le caractère imposé du départ (du point de vue historique, politique, social, économique, religieux, etc.), mais surtout sur le déplacement et la rupture, la perte et l'errance, la souffrance, la détresse qui en découlent, sur la perte d'un lieu et d'un temps, d'une identité et d'une langue, des origines, sur un rêve (quasi) irréalisable – le retour –, sur le caractère symbolique et métaphorique de l'exil. Pour Stefan Augustin Doina, par exemple, l'exil est „fars tragic a Istoriei”, „mrturia imposibilitii de a ne na te a doua oar”, „un exerci iu de luciditate tragic ” (1997-1998, 6-7),². Jacqueline Barus-Michel parle de « rupture » (1997, 38). Jabbar Yassin Hussin le définit comme un « renoncement » à la famille, aux amis, à la vie quotidienne, renoncement qui s'accompagne d'un « bannissement » des mots *père, mère, frère et sœur* (2004, 55). Quant à Leïla Sebbar, elle y voit une « séparation originelle » (2003).

L'exil concernerait-il donc également les « intrangers », ces individus de la *deuxième génération* qui ne sont pas obligés de quitter un pays, de laisser derrière eux une « patrie », sans avoir la possibilité de tourner la tête au risque de se voir transformer en statue de sel ? Étrangers ici et là, au sein de la société et au sein de leur famille, dans le pays de naissance et dans celui des origines, seraient-ils eux aussi des êtres « exiliques » ? La réponse à ces questions peut être affirmative mais pour cela, il faut envisager la problématique de l'*exil* notamment à un niveau métaphorique³. Dans leur cas, le triptyque

² « une farce tragique de l'Histoire », « la confirmation de notre impossibilité de naître une seconde fois », « un exercice de lucidité tragique » Notre traduction.

³ Selon nous, l'étiquette « littérature de l'exil » ne peut correspondre aux créations littéraires des écrivains issus de l'immigration maghrébine que si l'on prend en compte une définition très large de terme « exil ». Plus on restreint

« départ/ pays de naissance – déplacement/ dépaysement – arrivée/ pays d'accueil » change de volets et devient « départ symbolique/communauté de naissance – déplacement réel ou symbolique/déracinement ou rupture par rapport aux siens – arrivée symbolique/société de naissance ». Les écrivains « intrangers », en tant que représentants et/ou porte-parole d'une génération troublée et troublante qui peine à trouver sa place, une génération en rupture avec les deux penchants de son identité, condamnée à vivre à la périphérie de la norme (dictée successivement par la famille et la société), sont alors des êtres *exiliques* singuliers. Sans avoir vécu le déplacement réel d'une rive à une autre, ils sont doublement concernés par l'exil : ils le vivent, comme nous venons de le constater, d'une manière symbolique, et ils l'héritent de leurs parents. Un tel contexte pénible devient par la suite le ressort d'une littérature atypique, que l'on peut situer, malgré parfois notre réticence, dans trois compartiments littéraires : « littérature de l'exil », « littérature sur l'exil » et « littérature en exil ». Chacune de ces manifestations littéraires se fonde en particulier sur le *mot-thème*⁴ « bannissement » en tant que « éloignement, exclusion, peine ».

I. La littérature des « intrangers » une « nouvelle figure de l'exil »⁵ ?

Dans son ouvrage *Scrittori români din exil, 1945-1989 [Écrivains roumains en exil, 1945-1989]*, Eva Behring inventorie les éléments « indispensables » à la définition de l'exil : „Asuprirea, urm rîre politic, discriminare, închisoare i amenin are cu închisoarea, interdic ie de publicare i cenzur – cu alte cuvînte, motive politice i cultural-politice

le sens du terme, moins il est convenable de ranger les œuvres littéraires des auteurs « intrangers » parmi les productions des écrivains ayant connu le véritable *exil*. Quelques observations soutiennent notre point de vue : une véritable littérature de l'exil est, avec le temps, récupérée par la littérature du pays des origines ; la littérature de l'exil *stricto sensu* est une littérature du *deuil*, de la *mémoire* qui raconte scrupuleusement le bannissement ; les écrivains en exil finissent par choisir la langue de l'autre, de l'hôte comme langue d'écriture. Aucune de ses considérations ne correspond à la littérature issue de l'immigration maghrébine. Elle représente une division de la littérature française (les sceptiques diraient même qu'il s'agit d'un *rejeton* de la littérature hexagonale) et, donc, ne doit pas aspirer à une récupération au sein d'une autre littérature. Elle ne chante ni la perte et ni la rupture, mais la quête, l'appropriation, l'apprentissage, la (ré)découverte de soi-même. Elle raconte l'« entre(-)deux » tantôt comme enrichissement, tantôt comme échec. Elle n'est pas née de la violence, mais de la volonté de parler de soi-même, de son destin « entre-les-deux », de l'héritage (parfois empoisonnant) reçu des parents, de prendre la parole et de se faire entendre. Elle ne fait pas trop appel au vécu des autres, car elle dispose d'un vécu réel, présent, celui de l'écrivain. Le moteur de l'écriture, ce n'est plus la mémoire mais l'expérience personnelle, la réalité immédiate. Dans le cas des écrivains beurs, écrire n'implique pas un renoncement à la langue maternelle. Nés en France ou scolarisés dans l'Hexagone, ils ont un rapport différent à la langue française que leurs parents. S'il n'a pas le statut de langue *généalogique* ou *des origines*, le français est pour autant langue *de l'origine*, de la socialisation, de la scolarisation et de la communication extérieure. La littérature des « intrangers » est écrite par conséquent en français ou, plus précisément, en un nouveau français, illégitime, où se mélangent plusieurs langues (français, arabe dialectal, anglais, etc.) et plusieurs niveaux de langue (français standard, argot, verlan), cette hybridation linguistique s'expliquant non pas par une sorte de mal du pays ressenti par l'écrivain exilé mais par un double héritage que les auteurs issus de l'immigration maghrébine ont reçu de la part du pays de naissance (la France) et du pays des origines.

⁴ Concept emprunté à Milan Kundera : « Je crois qu'il existe quelque chose de plus profond qui assure la cohérence d'un roman : l'unité thématique... Depuis toujours, je les construis sur deux niveaux : au premier niveau, je compose l'histoire romanesque ; au-dessus, je développe des thèmes. Les thèmes sont travaillés sans interruption dans et par l'histoire romanesque [...]. Un thème, c'est une interrogation existentielle. Et de plus en plus, je me rends compte qu'une telle interrogation est, finalement, l'examen de mots particuliers, de mots-thèmes » (1986, 106-108).

⁵ Intitulé du 70^e congrès de l'ACFAS organisé à l'Université de Laval, les 13 et 14 mai 2002. Voir <http://www.poexil.umontreal.ca/events/colloqfiguresexil.htm>.

pentru expulzare sau pentru a lua propria decizie de p r sire a rii” (2001, 12),⁶ auxquels s’ajoutent „Sentimentul, resim it în permanen de scriitorii pleca i, al excluderii lor nedorite din contextul familiar, al neintegr rii sau al unei integr ri incomplete, în orice caz dureroase, în noul mediu, precum i dorin a persistent de revenire în ar ” (2001, 12-13).⁷ En nous appuyant uniquement sur cette observation, pourrait-on lier la littérature des « intrangers » à l’expérience exilique? La réponse à cette question ne peut être, selon nous, que négative. Les écrivains issus de l’immigration maghrébine ne connaissent aucune de ces situations: ils ne sont pas poursuivis politiquement, ils ne risquent pas l’emprisonnement ou le bannissement à cause de leur position par rapport au pouvoir, on ne censure pas et on n’interdit pas leurs créations littéraires. Par contre, bien que nés (à quelques exceptions près⁸) en Hexagone, ils sont victimes des discriminations et ressentent, de même que leurs parents, un profond sentiment d’exclusion de la société (et même de la communauté et de la famille). Et ce sont justement cet isolement et ce rejet qui nous permettent de les introduire dans la catégorie des « écrivains de l’exil ». Ils incarnent alors, au niveau métaphorique, la « nouvelle » figure de l’écrivain *venu d’ailleurs*. Dans leur cas, l’*ailleurs* renvoie non pas à une distance géographique proprement-dite mais à une distance *socio-géographique*; il s’agit non pas d’un autre pays ou d’un autre continent mais d’un « territoire d’outre-ville »⁹ où « la Ville s’arrête » (Mousni 1995, 21), à savoir la *banlieue*.

De surcroît, sans avoir traversé des expériences *déterritorialisantes*, les écrivains « intrangers » sont des *produits de l’exil* auquel se sont auto-condamnés leurs parents. Il semble que, si l’on est *immigré* de père en fils, l’on soit aussi *exilé* de père en fils. L’exil comme « parenthèse » (Lovinescu 1997-1998, 171) a fini par confisquer non seulement la vie des parents, mais aussi celle des descendants¹⁰. Le déracinement et tous les sentiments qui en découlent deviendront alors l’héritage *empoisonné* que les parents leur ont transmis et don’t ils sillonneront les œuvres.

II. La littérature des « intrangers » - une littérature sur l’exil

Si au niveau extra-textuel, rapprocher « exil » et « littérature issue de l’immigration maghrébine » est assez difficile, les choses sont plus simples au niveau intra-textuel grâce à des « mots-thème » spécifiques dont nous retenons *les lieux de l’exil, l’itinéraire de l’exil, les deux « saisons » de l’exil, les langues de l’exil, les maladies de l’exil, les chimères de*

⁶ « Oppression, poursuite politique, discrimination, prison et menace d’emprisonnement, interdiction de publication et censure, autrement dit, des raisons politiques et culturelles-politiques pour expulser ou contraindre quelqu’un à prendre lui-même la décision de quitter le pays ». Notre traduction.

⁷ « Le sentiment, ressenti constamment par les écrivains exilés, de leur exclusion forcée du contexte familial, de leur échec d’intégration ou de leur intégration incomplète, en tout cas douloureuse, dans le nouveau milieu, aussi bien que le désir obstiné de revenir dans leur pays natal ». Notre traduction.

⁸ Mehdi Charef est né à Maghnia, en Algérie, et arrive en France à l’âge de 10 ans.

⁹ Titre du roman de Mohand Mousni publié en 1995 chez Stock.

¹⁰ Alexis Nuselovici distingue *deux saisons de l’exil*, à savoir l’*exil proprement dit*, de la première génération, et le « *post-exil* » vécu par les descendants (voir « Étudier l’exil », texte rédigé dans le cadre du programme « Non-Lieux de l’exil » de la Fondation Maison des sciences de l’homme et du séminaire « L’expérience de l’exil » du Collège d’études mondiales (septembre à mai 2013), et « Exil et post-exil », texte rédigé dans le cadre du séminaire « L’expérience de l’exil » du Collège d’études mondiales, septembre 2013).

*l'exil*¹¹. *Nuit d'encre pour Farah* de Malika Madi, publié en 2000¹², et *Beur's story* de Ferrudja Kessas, paru en 1990¹³, en sont un bon exemple.

Le roman de Malika Madi, écrivaine d'origine belge, née de parents algériens, présente l'histoire de Farah, la fille cadette de la famille Zeldani. Victime du désir de ses parents de contrôler la vie de leurs filles, victime également de la volonté de ses sœurs de ne pas se soumettre aux lois archaïques, et finalement victime de son incapacité de se défaire de ses lectures et de vivre dans la vie réelle, Farah est condamnée à un double *exil* : le bannissement et la folie. Obligée de prendre la place de Lila, sa sœur évadée, dans un mariage auquel elle n'aurait jamais pensé et abandonnée par ses meilleurs amis – les écrivains français du XIX^e siècle, Farah passe sept longues années à Béjaïa, en Algérie. Son voyage vers sa nouvelle vie est synonyme d'une violence qu'on lui fait pour la punir d'avoir voulu vivre en rupture avec les autres et entraîne avec lui les « maladies de l'exil » : découragement, mélancolie, nostalgie, solitude, aliénation. Bougie¹⁴, lieu du bonheur de ses parents où ils rêvent revenir un jour et mettre ainsi fin à leur *exil*, a pour la jeune fille une signification accablante : elle est uniquement un *non-lieu*¹⁵ ou plus précisément un *non-lieu de l'exil*¹⁶ où elle agonise dans une existence dont elle est prisonnière malgré elle. Cette ville est donc pour Farah « [un espace] du provisoire et du passage, [...] sur [lequel] on ne [peut] déchiffrer ni relations sociales, ni histoire partagée ni signes d'appartenance collective » (Augé 2009, 107). Elle est donc un lieu *non-identitaire, non-relationnel et non-historique*, un espace où la cadette des Zeldani ne trouve pas sa place, où elle demeure dans une solitude absolue, sans pouvoir interagir avec les autres, où elle vit hors l'« Histoire ».

Cette existence-parenthèse ne représente finalement qu'un pas de plus vers *l'exil-maladie* ou *l'exil absolu* sans retour possible mais en même temps *l'exil libérateur* : la folie. La fugue de Lila et de Latifa représente le déclic à partir duquel la folie accapare véritablement l'esprit de cette Emma Bovary des temps modernes. Après la découverte de la disparition de ses sœurs et l'interdiction d'aller à l'école pour passer l'examen final, Farah confie : « Je vivais un cauchemar, cela j'en avais conscience, mais j'ignorais encore qu'il était celui dont je ne m'éveillerais jamais plus ... » (NEF, 98). Elle maudit et condamne ses sœurs à une vie de supplice jusqu'à leur mort, mais c'est elle finalement qui en souffre jusqu'à l'anéantissement final. Avant même le départ vers sa nouvelle vie imposée par les autres, la folie se déclenche véritablement : « J'avais des moments de réelle absence. D'abord de l'esprit. Ensuite venait l'impression de ne plus sentir mon corps. Il fallait souvent une secousse, à l'époque déjà elle devait être d'une certaine importance, pour que je revienne à moi » (NEF, 116). Les sept années passées en exil n'arrivent pas à cicatriser ses blessures. Tout au contraire, l'esprit de Farah s'enfonce toujours plus dans le néant, en attendant la dernière impulsion pour s'y noyer pour toujours. Elle n'est plus elle-même, n'a plus aucune raison de vivre, elle a un comportement déséquilibré comme le montrent les citations suivantes : « il m'arrivait de dire n'importe quoi, n'importe quand, il m'arrivait de crier pendant mon sommeil. Je ne voulais pas croire que je devenais folle » (NEF, 127), « j'ai l'impression que je suis au bord du gouffre »

¹¹ Voir Ioana-Maria Pu an, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères », op. cit.*

¹² Désigné dorénavant par l'abréviation NEF.

¹³ Désigné dorénavant par l'abréviation BS.

¹⁴ Ancienne appellation de la ville de Béjaïa.

¹⁵ Terme emprunté à Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

¹⁶ Terme emprunté à l'initiative scientifique *Non-lieux de l'exil*, dirigée par Alexandra Galitzine-Loumpet et Alexis Nuselovici (Nouss), Collège d'études mondiales, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

(NEF, 129). En effet, elle y est mais Hassan, son mari, arrive toujours à prendre à temps son bras et à l'empêcher de faire le saut mortel. Mais, lorsqu'elle apprend que la mère s'est réconciliée avec ses filles prodigues, son mari ne peut plus aider: « je me sentais vide, une fois de plus, atteinte du même néant que celui qui me dévasta le jour où je ne pus me rendre à mon examen » (NEF, 136). Même les prières au tombeau d'Ima Gouraya, une femme marabout, n'ont pas le pouvoir de rechanger le cours de son destin. Farah n'arrive ni à changer de vie, ni à échapper à l'anéantissement de son esprit.

L'atteinte finale lui est portée, d'une manière indirecte, toujours par ses bourreaux premiers, ses sœurs. Bien qu'une voyante l'ait avertie du danger d'un départ de sa terre d'exil, Farah, en proie aux « chimères de l'exil », rentre en Belgique après sept années d'absence pour connaître la vérité, pour voir si sa place abandonnée il y a longtemps est toujours là, et, selon Hassan, pour se venger contre sa mère et ses sœurs. Cependant, en refaisant le trajet l'ayant conduit autrefois vers le destin d'une autre, le protagoniste ne fait qu'ouvrir une fois pour toutes la porte de la folie. En apprenant que ses parents ont pardonné à Latifa et Lila leur péché, la jeune fille s'enfonce dans le néant, cette fois-ci sans avoir encore la chance de s'en sortir: « La première fois, Hassan avait été là pour récolter et recoller les morceaux, qui le fera aujourd'hui ? Deux fois ils tuèrent mon âme, ce qui est pire que la mort du corps, deux fois ils s'acharnèrent à détruire ma vie, ce qu'ils arrivèrent à faire sans trop d'effort...Je vécus une adolescence extraordinaire parce qu'ils m'avaient oubliée, je vivais une vie d'adulte abominable toujours parce qu'ils m'ont oubliée. » (NEF, 203). Ainsi, les deux « saisons » de l'exil prennent, dans le cas de Farah, la forme d'une vie en solitaire: avant son déracinement, elle avait vécu dans une réalité parallèle en compagnie de ses amis imaginaires – les écrivains – tout en ignorant ce qui se passe autour d'elle et ne fraternisant jamais avec Lila et Latifa. Une fois la folie déclenchée, la jeune fille se retrouve seule dans un labyrinthe dont elle ne veut plus trouver la sortie.

Chez Ferrudja Kessas, l'*exil* du personnage principal féminin est moins saillant et peut-être même moins tragique. Avant de s'installer dans la cité des Marais Noirs, la famille Azouik avait habité le bidonville des Neiges, à Nanterre. Malgré la vie difficile dans une « roulotte ouverte à tous les vents, à toutes les curiosités » (BS, 173), avec un père se laissant dominer par le plaisir des jeux et de l'alcool et une mère « [méritant] d'être une digne héroïne des films de Francis Coppola » (BS, 173), cet espace de l'« anté-banlieue » a été le « témoin de tant de moments agréables, complice de tant de jeux d'enfants » (BS, 154) dont Malika se souvient encore avec nostalgie puisque, à cette époque-là, elle avait été heureuse.

Selon Sylvie Durmelat le passage du bidonville à la cité « réactive à l'échelle hexagonale la perte du pays d'origine et la séparation d'avec la communauté reconstituée au bidonville » (2008, 172). Pour la fille aînée des Azouik ce passage devient synonyme d'un dépaysement, d'un déracinement, d'un exil. Il s'agira non seulement d'une séparation physique (elle laisse derrière elle un espace où elle s'est sentie heureuse) mais surtout d'une perte de liberté, et finalement d'une perte psychique symbolique.

Nuit d'encre pour Farah et *Beur's story* narrent aussi l'histoire des véritables déracinés – les parents. Même si leur départ vers l'Europe a eu un caractère volontaire, étant considéré une planche de salut, l'incapacité de s'adapter aux exigences de la société d'accueil transforme leur immigration dans une expérience exilique. Le pays d'accueil – un véritable *non-lieu de l'exil* – devient alors un lieu de l'agonie et de l'attente. En refusant

toute relation affective avec leur nouvelle patrie, les parents sont alors tous condamnés à mener une « vie-fantôme »¹⁷.

Les premiers à connaître la déception, le dégoût, sont les pères. Arrivés en France pour travailler et entretenir leur famille restée dans le pays d'outre mer, ils sont obligés de faire les métiers les plus pénibles, dans des usines, sur des chantiers ou dans des mines. Ils n'obtiendront rien en échange sauf la douleur, la maladie, la diminution physique. Malades, ils se voient oublier par la société qui n'a plus besoin d'eux. Malades, ils sont obligés de démissionner de leur statut de chef de famille, en laissant la place à un fils aîné ou à une épouse autoritaire. Malades, ils perdent leur honneur, leur dignité, deviennent les prisonniers de vices honteux.

Celles qui souffrent le plus du mal du pays et de l'impuissance de s'adapter à une nouvelle existence en totale contradiction avec la conduite que l'on leur a inculquée sont néanmoins les mères. Elles font partie de l'immense groupe des désillusionnés. Les mères de Farah et de Malika incarnent la figure de l'exilé par excellence, telle que Naïm Kattan la décrit :

« L'exilé choisit de ne pas vivre pleinement dans le nouveau territoire. Il demeure en attente [...]. Le temps condamne l'exilé à n'être nulle part. Il ne débarque jamais véritablement dans le nouveau pays et il ne revoit plus les rivages quittés » (2007, 33).

Madame Azouik et la mère de Farah transforment leur déception en volonté de perpétuer à tout prix, même celui de la vie, des coutumes emportées dans leurs bagages au moment de leur arrivée en France. Leur méfiance à l'égard du pays et de la société d'accueil, situés à contre-courant avec la terre d'origine expliquent l'attitude des deux femmes s'acharnant à faire de leurs filles de dignes héritières d'une longue lignée de représentantes de la gent féminine. Dans leur cas, « l'espace du pays d'origine est [...] désiré [...], mythifié et idéalisé. Tout rappelle le pays perdu, mais bien sûr connotant pour lui l'exact opposé de sa condition infernale » (Ouerhani 1991, 28). Elles refusent de vivre dans le présent et veulent condamner leurs descendantes à une existence pareille. En même temps, en cuisinant des plats traditionnels et en apprenant à leurs filles de faire la même chose, les deux mères se réinstaurent elles-mêmes et par la suite leurs progénitures aussi « dans un rôle nourricier traditionnel » (Serfaty-Garzon 2006, 28).

Le lien avec la « patrie imaginaire » quittée au moment du déracinement est gardé également grâce à des objets à valeur symbolique que l'on garde scrupuleusement à l'intérieur des maisons. Madame Azouik y « [cache] jalousement » (BS, 164) son « précieux » (BS, 165) mortier qu'Abdel lui avait apporté d'Algérie. Cet objet représente à la fois le passé et le présent et est synonyme de la continuation, de la transmission de la tradition, car sa mère et sa grand-mère en avaient eu un aussi. La circonstance de l'utilisation de cet objet soutient cette signification : la mère veut se mettre du henné dans ses cheveux, élément présent dans la vie traditionnelle musulmane dans différentes cérémonies ou contre le mauvais œil, permettant aux femmes immigrées de se « re-payer », de partir à la recherche d'une identité, « d'un ailleurs dans l'immobilité » (Nicolas-Daniel 2008, 109). En outre, il a appartenu à un « hadj » et a été ramené de la Mecque (BS, 165), ce qui fait que la mère de Malika lui attribue « un petit pouvoir mystérieux » (BS, 165). Monsieur Azouik, quant à lui, détient un autre objet traditionnel, témoin de la conservation de coutumes ancestrales : l'attirail « pour tuer le mouton aux fêtes de Laïd » (BS, 165).

¹⁷ Titre d'un article de Marc Kober, publié dans la revue Europe, Benjamin Fondane, n° 827, 1998.

L'attachement des parents à la terre d'accueil est d'autant plus difficile que la plupart d'entre eux ne maîtrisent pas ou maîtrisent peu la langue du dehors. Si les pères, compte tenu de leur contrainte de sortir de chez eux pour se rendre au travail, doivent apprendre finalement le français, les mères se contentent dans leur ignorance de la langue-hôte. Cette « insuffisance du langage » (Van Den Heuvel 1985, 82) les enferme encore plus dans le silence et dans la solitude et est les rend dépendantes de leurs enfants.

Les propos de Mircea Eliade sur les sociétés traditionnelles peuvent illustrer le rapport difficile que les personnages-parents des romans *Beur's story* et *Nuit d'encre pour Farah* entretiennent avec le pays d'accueil. Selon le chercheur, ces sociétés distinguent entre « leur territoire habité et l'espace inconnu et indéterminé qui l'entoure : le premier, c'est le "le Monde" (plus précisément : "notre monde"), le Cosmos ; le reste, ce n'est plus un cosmos, mais une sorte d'"autre monde", un espace étranger, chaotique, peuplé [...] d'"étrangers" [...]. Cette rupture dans l'espace semble due à l'opposition entre un territoire habité et organisé, donc "cosmisé", et l'espace inconnu qui s'étend au-delà de ses frontières: on a d'une part, un "Cosmos" et, de l'autre part, un "Chaos" » (1965, 28). Ainsi, pour les Azouik et les Zeldani, la « matrice » en tant que terre perdue et, en quelque sorte, l'intérieur de la maison où ils vivent en terre d'accueil, représentent le « Cosmos », tandis que le dehors et tous ses sous-éléments constituent le « Chaos ».

En même temps, le fait qu'ils continuent de vivre de manière imaginaire dans la « maison natale », la « maison du souvenir », la « maison onirique » peut être une autre explication de leur impossibilité de s'ancrer dans le pays hôte. Dans son ouvrage, Bachelard affirme que « le monde réel s'efface d'un seul coup quand on va vivre dans la maison du souvenir. Que valent-elles les maisons de la rue quand on évoque la maison natale, la maison d'intimité absolue [...] ? Cette maison est lointaine, elle est perdue, nous ne l'habitons plus, nous sommes hélas ! sûrs de ne plus jamais l'habiter. Elle est alors plus qu'un souvenir. Elle est une maison des rêves, notre maison onirique » (1948, 95-96). Ce n'est que dans cette maison, et par extension dans cette « matrice » perdue, que les parents se sentent en sécurité, se sentent véritablement « chez-eux », même s'ils ne peuvent pas s'y situer de manière réelle. Dans le même ouvrage, le philosophe précise que « la maison *onirique* [et la terre *onirique*] est une *image* qui dans le souvenir et les rêveries devient une force de protection [...]. Dans la maison [et le pays] qui n'est plus, nous aimons vivre encore parce que nous y revivons souvent sans nous en rendre compte, une dynamique de réconfort. Elle nous a protégés, donc elle nous réconforte encore [...]. On peut marocotter l'inconscient on ne la déracine pas » (Bachelard 1948, 119). En fait, les personnages-parents des deux romans sont des individus déracinés seulement d'un point de vue physique tandis que, mentalement, ils sont toujours enracinés dans la terre d'outre mer. Ils sont « ici » mais leurs pensées sont « ailleurs ». Ils sont des « des naufragés du natal » (Benslama 2013, 53) qui refusent de faire le deuil de leur « matrice ». Ils souffrent tous d'une maladie pénible de l'exil: la nostalgie. Cette « fascination du passé » (Dahoun 1995, 153) dit bien, selon Abdelmalek Sayad, « ce qu'est l'exil: une quête de l'impossible ubiquité, ce rêve d'être ici et là en même temps et tout le temps » (1996, 10-11). Et à l'auteur d'ajouter: « Elle se nourrit de cette duplicité entre deux vies simultanées vécues sur deux registres différents, ceux de la réalité et du désir. La réalité d'une vie active, au présent, lourde de matérialité, d'immédiateté, de quotidienneté ; et le désir que traduit une vie tout intérieure, secrète, faite de souvenirs et d'imagination de ce qui n'est plus, mais sera peut-être à nouveau demain, vécue en surimpression sur la vie effective » (Sayad 1996, 11).

III. La littérature des « intrangers » - une littérature *en exil*

Jusqu'ici, nous avons exploré la question de l'exil au niveau extra et intra-textuel en nous rapportant aux écrivains et ensuite aux personnages nés sous leur plume. Mais cette problématique épineuse concerne en outre la littérature elle-même. Sans qu'elle n'ait connu une véritable situation exilique - produite au-delà des frontières du pays natal des auteurs -, la littérature issue de l'immigration maghrébine possède quelques caractéristiques propres à une littérature de l'exil *stricto sensu*.

Charles Bonn affirme dans son article « L'exil et la quête d'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration? » que l'« on est toujours exilé de quelque part. On est toujours le déviant d'une norme, sans laquelle la déviance n'en serait pas une. Or la déviance isole, alors que la norme socialise » (2000). En adaptant ces propos de sorte qu'ils puissent correspondre à la littérature des « intrangers », nous arrivons à l'énonciation suivante: « une littérature dérangement est toujours exilée de quelque part. Elle est toujours le déviant de la littérature canonique, sans laquelle la déviance n'en serait pas une. Or la déviance exclut, alors que la norme légitime ».

Premièrement, la littérature beur est *déviante* puisque née dans un espace longtemps considéré comme a-littéraire – la banlieue – sous la plume des représentants des « minorités visibles en France » (voir Reeck 2012, 125), « [des] "innommables", [des] "sans-nom" (ou "sans-qualité") de la société, [des] "inclassables" et [des] "bâtards" » (Sayad 1990, 18). En effet, cet espace *toxique*¹⁸ représente l'espace beur de prédilection où mène leur existence la plupart des personnages créés depuis la naissance de cette littérature.

Ensuite, elle est *hors-norme* puisque inclassable et innommable. Produite en français par des écrivains se réclamant de l'« entre(-)deux », ses œuvres devraient figurer au sein de la littérature française mais nombreux sont ceux qui lui refusent ce privilège et la rangent parmi les productions littéraires maghrébines. Dans son article « Écrivains issus de l'immigration maghrébine ou "écrivains beurs" ? » publié en 2004, Khalid Zekri affirmait, à bon droit : « Voici une littérature dont on ne sait quoi faire ! Elle n'est ni maghrébine, ni française et pourtant, son univers est ancré dans les deux espaces, français et maghrébin. Elle partage la même langue d'expression que les littératures francophones et pourtant elle résiste, par définition même, à une quelconque appartenance à la francophonie. Ses auteurs sont désignés par différentes étiquettes : "écrivains beurs", "écrivains de la deuxième génération", ou encore "minorité postcoloniale". Cependant, ces étiquettes ne semblent pas restituer la réalité de leurs textes » (62). Ces propos sont toujours valables, plus de trente ans après l'apparition du premier roman signé par un descendant d'immigrés maghrébins¹⁹.

Puis, elle est souvent qualifiée de « mineure ». Dans ce contexte, on retient non pas le sens littéraire du terme²⁰, mais son emploi quotidien. La littérature des « intrangers » est alors une littérature qui n'a toujours pas connu la maturité (certains pensent qu'elle n'y arrivera jamais) dont le corpus serait sans valeur, situation due à « un manque, manque de "talent" et d'"originalité", [...] [à] une insuffisance qui se décline de toutes les façons concevables : maladresse, platitude, banalité, simplisme, médiocrité, facilité, stéréotypie, prévisibilité, fausseté, inauthenticité – platitude du langage et fausseté sommaire de

¹⁸ Voir Nadhéra Beletreche, « *Toxi-cités* ». *Pour en finir avec les ghettos*, Paris, Plon, 2013.

¹⁹ En 1983, Mehdi Charef, fils d'ouvriers, arrivé en France grâce au regroupement familial, publie *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*. Le roman paraît chez Mercure de France.

²⁰ Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka pour une littérature mineure*, Éd. du Minuit, 1975.

l'expérience de vie, [...] [à un] manque d'"aura", mais aussi [à un] déficit d'énigmaticité, [à une] stérilité herméneutique » (Angenot 2013, 18).

En dernier lieu, la littérature issue de l'immigration maghrébine contrarie à cause de la langue dont les auteurs se servent – une langue crue, de la rue, une langue située à la périphérie de la norme, réanimée, oralisée, déguisée et épicée. Les écrivains « intrangers », dont nous avons retenu pour notre analyse deux femmes-auteurs appartenant à des générations différentes, créent alors des « fictions singulières »²¹ où la langue joue « une fonction capitale : elle constitue à la fois un enjeu de fiction, un objet de revendication et une pratique expérimentale » (Blanckeman 2002, 97).

Conclusions

Pour répondre à la question qui donne le titre de notre contribution, on doit envisager le sens élargi du mot « exil ». Son sens strict – « état d'un individu forcé de vivre hors de son pays où il ne peut aucunement rentrer sans l'autorisation du pouvoir qui est source de son bannissement » ne convient pas aux écrivains issus de l'immigration maghrébine à cause de leur histoire personnelle. Par contre, un sens plus large du terme – action volontaire de quitter un espace, une communauté, une famille parce qu'on n'y trouve plus sa place, parce qu'on ne peut plus y vivre à cause des lois trop restrictives; déracinement forcé afin de préserver l'honneur de la famille ; écart, enfermement et marginalisation ; expérience intérieure ; etc. , élaboré autour des « mots-thème » nous permet de recourir à la notion « exil » dans une description de la littérature des « intrangers ».

En prenant en compte deux niveaux d'analyse – intra et extra-textuel , nous avons établi trois possibles désignations où le mot « exil » soit à l'honneur:

1. *Littérature de l'exil* : produits de l'exil de leurs parents, héritiers de tout les « maladies » qui découlent de cette expérience, condamnés à la marginalisation et aux discriminations, les écrivains issus de l'immigration maghrébine sont les « nouvelles figures de l'exil » qui créent une « nouvelle littérature de l'exil ».

2. *Littérature sur l'exil* : sans avoir connu le véritable déracinement, la traversée d'un espace d'origine à un espace d'accueil, la rupture avec la « matrice », la nostalgie et le mal du pays, les écrivains beurs cultivent d'une manière plus ou moins manifeste la thématique exilique dans leurs œuvres littéraires. Personnages-enfants ou protagonistes-parents vivent l'expérience de l'exil de manière différente. Qu'ils le choisissent volontairement ou qu'ils soient forcés de le faire, ils connaissent tous la souffrance, le silence et la solitude.

3. *Littérature en exil* : née dans un espace où règnent le béton, le gri, la délinquance; produite dans une langue en rupture avec la norme par des écrivains se réclamant de l'« entre(-)deux », la littérature des « intrangers » attend toujours la reconnaissance et la confirmation de ses qualités esthétiques et son entrée dans les études universitaires.

Bibliographie

Textes de référence

Kessas, Ferrudja. 1994 [1990]. *Beur's story*. Paris: L'Harmattan.
Madi, Malika. 2000. *Nuit d'encre pour Farah*. Cuesmes: Cerisier.

²¹ Titre d'un ouvrage de Bruno Blanckeman, *Les Fictions singulières, étude sur le roman français contemporain*, Paris, Prétexte Éditeur, 2002.

Ouvrages critiques

- Angenot, Marc. 2013. *Les dehors de la littérature : Du roman populaire à la science-fiction*. Paris: Honoré Champion.
- Augé, Marc. 2009. *Paysages planétaires*, in Paul Virilio (dir.), *Terre natale. Ailleurs comme ici*. Paris: Actes Sud, p. 106-122.
- Augé, Marc. 1992. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- Bachelard, Gaston. 1948. *La terre et les rêveries du repos*. Paris : Librairie José Corti.
- Barus-Michel, Jacqueline. 1997. « L'exil intérieur ou la recherche de l'autre moi », in *Psychologie clinique*, n°4, « L'exil intérieur », p. 37-50.
- Behring, Eva. 2001. *Scrittori români din exil, 1945-1989*. Traduit de l'allemand par Tatiana Petrache et Lucia Nicolau, Bucure ti : Editura Fundației Culturale Române.
- Beletreche, Nadhéra. 2013. « Toxi-cités ». *Pour en finir avec les ghettos*. Paris : Plon.
- Benslama, Fethi. 2013. *Les naufragés du natal*, in Leïla Sebbar (dir.), *Le pays natal*, Tunis: Elyzad, p. 51-58.
- Blankeman, Bruno. 2002. *Les Fictions singulières, étude sur le roman français contemporain*, Paris: Prétexte Éditeur.
- Dahoun, Zerdalia K.S. 1995. *Les couleurs du silence: le mutisme des enfants de migrants*. Paris: Calmann-Lévy.
- Doina , tefan Augustin. 1997-1998. « Între farsa tragic i destin », in *Secolul 20*, n° 10-12/1997, 1-3/1998, « Exilul », p. 6-14.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. 1975. *Kafka pour une littérature mineure*. Paris : Éd. du Minuit.
- Durmelat, Sylvie. 2008. *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*. Paris : L'Harmattan.
- Eliade, Mircea. 1965. *Le sacré et le profane*. Paris: Gallimard, 1965.
- Kattan, Naïm. 2007. « Étranger et territorialité », in *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 10, n° 1, « Étranger et territorialité », p. 31-36.
- Kober, Marc. 1998. « La vie-fantôme », in *Europe, Benjamin Fondane*, n° 827, p. 63-70.
- Kundera, Milan. 1986. *L'art du roman*. Paris: Gallimard.
- Lovinescu, Monica. 1997-1998. « O parantez cât o existen », in *Secolul 20*, « Exilul », n° 10-12/1997, n° 1-3/1998, p. 171-176.
- Mousni, Mohand. 1995. *Territoire d'outre ville*. Paris: Stock.
- Nicolas-Daniel, Maud. 2008. « Du corps "naturel" au corps "exotique" : des différents usages du henné en France », in Marie-Luce GÉLARD (dir.), *Les usages du henné : pratiques, rites et représentations symboliques*. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 107-122.
- Nuselovici, Alexis. 2013. « Étudier l'exil », texte rédigé dans le cadre du programme « Non-Lieux de l'exil » de la Fondation Maison des sciences de l'homme et du séminaire « L'expérience de l'exil » du Collège d'études mondiales (septembre à mai 2013, Paris), p. 1-9, URL : http://hal.inria.fr/docs/00/86/12/43/PDF/FMSH-PP-2013-09_Nuselovici.pdf.
- Nuselovici, Alexis. 2013. « Exil et post-exil », texte rédigé dans le cadre du séminaire « L'expérience de l'exil » du Collège d'études mondiales (septembre à mai 2013, Paris), URL: http://hal.inria.fr/docs/00/86/13/34/PDF/FMSH-WP-2013-45_Nuselovici3.pdf.
- Ouerhani, Nejib. 1991. *Espace et exil dans la littérature maghrébine de langue française*, in Abdessalem Yahiaoui (dir.), *Corps, espace-temps et traces de l'exil. Incidences cliniques*. Grenoble, éd. La Pensée sauvage, p. 17-34.
- Pu an, Ioana-Maria, *La problématique de l'« entre(-)deux » dans la littérature des « intrangères »*, thèse de doctorat dirigée par Zineb ALI-BENALI, présentée et soutenue publiquement le 12 décembre 2014 à l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.
- Reeck, Laura. 2012. « La littérature beur et ses suites. Une littérature qui a pris des ailes », in *Hommes et migrations*, n° 1295, « Algérie - France: Une communauté de destin », janvier-février, p. 120-129.
- Sayad, Abdelmalek. 1996. « Le pays où l'on n'arrive jamais », in *Le Courrier de l'Unesco*, n° 9610, « Les Mondes de l'Exil », octobre, p. 10-12.

- Sayad, Abdelmalek. 1990. « Les maux-à-mots de l'immigration », entretien, propos recueillis par Jean Leca, in *Politix*, vol. 3, n° 12, p. 7-24.
- Sebbar, Leïla. 2003. « Je ne parle pas la langue de mon père », entretien, propos recueillis par Taina Tervonen, février. URL: <http://www.africultures.com>, document sans pages.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2006. *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*. Paris: Bayard, 2006.
- Van Den Heuvel, Pierre. 1985. *Parole, mot, silence: Pour une poétique de l'énonciation*. Paris: Librairie José Corti
- Wionet Chantal. 2001. *Colinguisme et lexicographie, continuation*, in Sonia Branca-Rosoff (dir.), *L'institution des langues: Renée Balibar, du colinguisme à la grammatisation*. Paris: Éd. de la Maison des sciences de l'homme, p. 217-233
- Yassin Hussin, Jabbar. 2004. *Entretien avec Alberto Manguel, D'encre et d'exil 3. Troisièmes rencontres internationales des écritures de l'exil*. Paris, Bibliothèque publique d'information.
- Zekri, Khalid. 2004. « "Écrivains issus de l'immigration maghrébine" ou "écrivains beurs"? », in *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, « Identités littéraires », juillet-décembre, p. 62-67.

Dictionnaires

- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, URL: www.cnrtl.fr/
- Dictionnaire du Moyen Français*, URL : <http://www.atilf.fr/>
- Dictionnaire de Trévoux*, URL : <http://www.cnrtl.fr/>
- Dictionnaire de l'Académie française* (6^e, 8^e et 9^e éditions), URL : <http://atilf.atilf.fr/>
- Dictionnaire Hachette 2010*, Paris: Hachette Livre, 2009.
- Encyclopédie des gens du monde : répertoire universel des sciences, des lettres et des arts*, t. X, 1^{ère} partie, 1838.
- Le nouveau Littré*. 2005. Paris: Garnier.
- Le nouveau Petit Robert*. 2008. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: éd. Le Robert.
- Le Petit Larousse illustré 2012*, Paris: Larousse, 2012.
- Diderot, Denis et d'Alembert, Jean Le Rond, 1751. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, URL: <http://portail.atilf.fr/>.
- Lunier, M. 1806. *Dictionnaire des sciences et des arts*, t. II, Paris: Chez le Normant.
- Rey, Alain (dir.). 2010 [1993, 1995, 2000]. *Dictionnaire historique de la langue française*. Nouvelle édition, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Rey, Alain (dir.). 2005. *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, éd. Le Robert, tome 3.
- Richelet, Pierre. 1994 [1680]. *Dictionnaire françois: contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française*, Genève: Slatkine.

Sitographie

- Argumentaire du 70^e congrès de l'ACFAS organisé à l'Université de Laval, les 13 et 14 mai 2002, URL: <http://www.poexil.umontreal.ca/events/colloqfiguresexil.htm>.
- L'initiative scientifique *Non-lieux de l'exil*, dirigée par Alexandra Galitzine-Loumpet et Alexis Nuselovici (Nouss), Collège d'études mondiales, Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris, URL: <http://nle.hypotheses.org/>